

# LE REFUSÉ

PARIS

Rédacteur en chef

JULES LERMINA

BUREAUX

17, Rue Vivienne

LYON

Directeur

JULES FRANTZ

BUREAUX

32, rue de l'Arbre-Sec

ABONNEMENTS : 3 mois, 2 fr. ; — 6 mois, 3 fr. 50 ; — Un an, 6 fr.

BUREAUX DE VENTE A LYON : Aux Bureaux des Journaux, 34, rue Tupin. — A PARIS : Chez MADRE, rue du Croissant et chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

L'article de notre collaborateur Tony REVILLON, nous étant parvenu trop tard, ne paraîtra que samedi prochain.

Le *Refusé* publiera prochainement le portrait authentique du fameux Lelièvre, dit l'Homme aux quatre Femmes.

Reproduction très-exacte du tableau de Jacquand.

## PARIS

M. Emile de Girardin, journaliste, se pose en défenseur de Paulin Lymairac, ancien journaliste, et cherche à prouver que tout serait pour le mieux dans le meilleur des empires possibles si les journalistes étaient plus souvent appelés à de hautes fonctions.

Ce qu'il y a de plus piquant, c'est que certains de nos confrères emboîtent galamment le pas derrière M. de Girardin, et, secouant la tête avec dédain, objurguent les mirmidons qui se permettent de *blâmer* M. Lymairac...

D'abord, si l'on rit de M. Lymairac, est-ce parce que... ou quoique... journaliste. Et prétendrait-on nous imposer cette singulière théorie, qu'un homme, par ce fait qu'il a écrit dans un journal, devient sacré, et que le critiquer, c'est tout simplement tirer sur ses propres troupes. Mais je sais nombre de confrères qui se font du journalisme une toute autre idée que celle dont M. Lymairac est la manifestation vivante. La presse est-elle un contrôle ou doit-elle se rabaisser au rôle d'encensoir ? Si ce dernier point est le vrai, M. Lymairac est l'idéal du journaliste ; — si non, M. Lymairac n'est plus qu'un courtisan, un admirateur à gages, qui n'a été journaliste que pour devenir sous-préfet, et qui n'est sous-préfet que parce qu'il a été journaliste.

Or, nombre d'écrivains ont la prétention, peut-être exorbitante aux yeux de M. de Girardin, de ne voir dans le journalisme qu'une profession honorable ayant pour devise : Fais ce que dois, advienne que pourra.

Si jamais M. de Girardin a montré maladroitement le bout de l'oreille, c'est dans ce plaidoyer intempestif.

Si M. de Girardin a été et est encore journaliste, c'est qu'il veut être ministre. Le journalisme n'est pour lui qu'un marchepied, et il tient à ce que nul n'en ignore. Il s'efforce donc de faire comprendre à ses confrères qu'il est de leur intérêt de pousser à l'exaltation des journalistes.

M. Clément Duvernois, qui, je l'ai déjà dit, est le sous-secrétaire d'Etat *in partibus* de M. de Girardin, s'empresse de soutenir la thèse du maître.

Triste aveu : le journalisme est le chemin qui mène aux affaires. Le jour où le public saura que le journalisme est une pépinière de fonctionnaires, savez-vous ce qui arrivera ? C'est qu'à chaque article on se dira : S'il prodigue l'éloge, c'est qu'il veut être sous-préfet. — S'il blâme, c'est qu'on lui a refusé une sous-préfecture.

N'érigeons donc pas le fait-Lymairac en théorie. C'est un accident, rien de plus.

Et constatons, pour en finir avec ce chapitre, l'ingéniosité des deux expressions de M. Clément Duvernois : 1830, 1848, temps trouble, — 1868, temps normal.

Cela vaut une sous-préfecture ; monsieur Josse, vous avez raison.

En tout cas, ce qui est vivement désirable, c'est que cessent ces scandales dont la petite presse donne l'exemple depuis quelques mois. Duels, pugilats, crachats à la figure, calomnies, réfutations, lettres et contre-lettres, intrigues de toute nature, dénonciations, c'est un feu d'artifice d'ignominies. On patage dans le sale, on s'y complait, on y vit. Les questions personnelles prennent le dé, et les questions générales, d'intérêt public, sont absolument oubliées. On veut-on en venir ? à épurer le personnel de la presse. Ce n'est pas moi qui m'y opposerai, sur-

tout quand il s'agit de ces noms qui ont une influence, méritée ou non, sur l'opinion publique. Mais ces querelles de bambins n'ont rien qui intéresse le pays, et il est parfaitement indifférent que ces petits restent debout ou tombent à terre. Si jamais linge sale se doit laver en famille, c'est bien celui-là.

On échange les épithètes les moins congrues : lâche ! menteur ! voleur ! mouchard !

Et le plus curieux de tout ceci, c'est que le bon public vous demande : Qui diable est donc ce monsieur que l'on appelle mouchard dans tel journal ? Je n'en ai jamais entendu parler, donc sa moralité m'intéresse peu.

C'est comme si le portier du n° 15 venait vous trouver pour vous dire, à vous qui demeurez au n° 25, que le portier du n° 33 est un misérable. Vous lui répondriez avec raison : Qu'est-ce que cela me fait, puisque je ne le connais pas.

Il vaut infiniment mieux, si la rage de tout démolir vous tient si fort au cœur, étudier la vie des hommes politiques de votre temps, et les faire connaître dans toute leur sincérité.

Jules LERMINA.

A M. Jules Frantz, directeur du REFUSÉ.

Ce 13 juin 1868.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous informer qu'à l'occasion du renouvellement de l'année théâtrale, je viens de reviser le livre des entrées accordées à la presse et que de nouvelles demandes m'ayant été adressées, il ne m'est plus possible de continuer à votre journal la faveur de deux entrées gratuites.

En conséquence, je viens vous dire, Monsieur, qu'à dater du quinze juin courant le nom de M. VICTOR CHAUVET, votre critique théâtral, sera seul inscrit sur les livres d'entrées des deux théâtres.

Recevez, Monsieur, avec mes regrets, l'assurance de ma considération.

D'HERBLAY.

Nous faisons remarquer à nos lecteurs que notre petite polémique contre la direction d'Herblay est de beaucoup antérieure à la date de cette lettre.

Charbonnier est maître chez soi ! L'intelligente mesure du charbonnier ne saurait, on le comprendra, modifier en rien l'allure de notre critique.

Donc, à l'avenir, ni plus ni moins de franchise et de justice !

J. F.

## LYON

Ma Première aux Quinze Ténébreux d'Oullins.

LIVRES ET MASCARADES.

Etres mystérieux, Génies occultes qui, dans Oullins, veillez au salut du Sacerdoce et de l'Empire, puisse l'un des trente-deux vents de la Rose vous porter cette feuille légère, à laquelle je vais confier mes plaintes et mes prières !

Trois fois, poussé par l'espoir de vous contempler et de vous parler face à face, je me suis transporté dans la sombre saulée d'Oullins, trois fois sous ces ombrages sacrés je vous ai invoqués selon les rites accoutumés, et trois fois, têtus comme des ânes ! (*proh ! nefandum !*) vous ne m'êtes point apparus !. Pourtant, ô beaux Ténébreux ! qu'il était pressant le besoin d'épancher le superflu de mon âme dans les profondeurs de vos quinze seins inconnus !...

Ah ! pourquoi vous entêter de cet inexplicable incognito ?... Ne seriez-vous que des personnages de théâtre, de loin gigantesques fantômes, de près misérables atomes ?... Non, non ! doute impie !... Vos actes ont révélé votre nature !... A bas les masques ! Allez ! vous pouvez, sans rien perdre de votre prestige, faire tout ce que vous voudrez devant vos valets de chambre et vos chiens !...

En effet, n'avez-vous pas sauvé des abîmes votre

patrie, la patrie commune ? Oui, je ne puis m'empêcher de carillonner, à mon tour, vos hauts faits !... aux Zoïles j'en demande pardon !

Quelques travailleurs d'Oullins, mauvaises têtes assurément ! se plaignant de ne pas voir assez clair pour accomplir leur besogne et attribuant leur nuit à l'insuffisance comme à la mauvaise qualité de l'éclairage qu'on leur fournissait à peu près gratuitement, s'étaient cotisés pour se procurer à leurs frais un meilleur luminaire. Certains gens de l'endroit, réputés pour fort bien éclairés, leur donnèrent quelques barils de leurs substances lumineuses. Le tout fut emmagasiné avec grand soin ; et bientôt d'étranges clartés brillèrent dans Oullins !

Heureusement veillait le Grand-Chef aux mains sacrées duquel a été commis le destin de ce petit coin de terre, chef illustre qui vole à l'immortalité sur l'aile du Progrès, depuis surtout que la reconnaissance et l'admiration publique l'ont élevé sur ce pavois tout moderne que *brancard* on nomme ! Sous l'oppression d'une inquiétude descendue d'en haut, ce vaillant chef fait un appel à tous ses hommes de bonne volonté : sur sept mille soldats, quinze se présentent !... à leur tête, il opère une descente dans les lieux suspects... Des matières combustibles, explosibles, sont découvertes... « c'était un volcan !... De là, de prochaines et redoutables éruptions, d'inévitables tremblements de terre !... Oullins est perdu ! La France entière est menacée ! *caveant consules !* »

Ce rapport est adressé à l'Etat-Major !... nos quinze héros sont mis à l'ordre du jour !

Ces quinze immortels, c'est vous ! vous à qui je m'adresse aujourd'hui, ô êtres tout mystérieux !... Ah ! vous ne sauriez rester plus longtemps ensevelis dans vos ténèbres !... Levez-vous, apparaissez !... La France entière vous appelle ; elle a soif et faim de vous regarder !... D'ailleurs, est-ce que dans Oullins seul il existe des dépôts de substances inflammables, explosibles, dangereuses ! Vous voilà devenus les vérificateurs suprêmes et responsables des poids et mesures de l'éclairage national !... Il ne faut pas que se consume, sans subir votre contrôle, un seul gramme de suif, de cire, d'huile ou autres combustibles ! Vous devez votre estampille à tout flambeau, lampe, lampion, réverbère, falot ou lanterne !...

A propos de lanternes, sublimes inspecteurs, on s'étonne fort que vous laissiez circuler celle dite de Rochefort !... Ne redoutez-vous pas quelque malheur ?... ou espérez-vous qu'elle s'éteindra bientôt sous le grand soufflé du Bon Sens providentiel qui règne en France ?...

Pour ma part, je désirerais vous faire goûter mes huiles et mes suifs, et sentir mes gaz. Je possède, entre autres, quelques *dames-jeannes* que je veux donner à un ami ; bien qu'elles me viennent de la fameuse maison Loyola, l'huile qui les remplit a un aspect si singulier, répand une odeur *sui generis* tellement étrange qu'il me serait très-agréable et probablement très-utile d'avoir préalablement à leur sujet votre appréciation. — Nous y reviendrons prochainement, à moins que par le merveilleux effet d'une salade bien connue je ne me hâte trop de périr de coliques ou de congestion !...

J'arrive enfin au véritable motif qui m'a fait franchir trois fois le confluent du Rhône et de la Saône, avec le désir de vous voir face à face et de parler à vos mystérieuses personnes.

J'allais sous les saules d'Oullins, ô mes beaux Ténébreux, pour vous supplier de me rédiger une de ces pétitions que seuls vous savez si bien faire !... J'en ai tous les éléments ; mais pour les agencer, les arranger, les féconder, je ne suis pas doué de vos qualités naturelles et acquises ; je n'ai, comme on dit en idiome oullinois, ni *talint enjanteur*, ni *z'esprit ni z'art* !...

Vous n'ignorez pas que dimanche, à Lyon, la fête de Dieu n'a été qu'une fête de cheval ! C'est pour le cheval qu'on s'est paré, c'est le cheval qu'on a chanté, célébré ; on n'a eu d'yeux et d'oreilles que pour le cheval ; bouche et cœur, tête et ventre, tout ne s'est rempli que de cheval... une vraie débauche de cheval, quoi !

C'est là-dessus que je désirerais obtenir de vous une bonne pétition pour l'adresser à qui de droit, mais là, une pétition à cheval.

En voici, selon moi, les principaux éléments :

Tout d'abord, établir pourquoi certains dimanches ou jours du Seigneur, sont intitulés *Fête-Dieu* ! — Moyen adroit d'amener la fameuse procession !

La procession étant là, rechercher les origines de cette cérémonie, et ne pas craindre de remonter jusqu'aux antiques processions de l'Egypte, de la Grèce et de Rome, où l'on promenait des hosties de pain, où l'on entendait des cymbales, des tambours, etc., et aussi, des chœurs d'adolescents et de jeunes vierges, où l'on voyait les Flamines traînant des chapes, les Vic-timaires ceints d'étoiles, et les Grands-Pontifes vêtus d'aubes blanches et de tuniques rouges, armés de crosses en cuivre doré.

Alors, on pourrait exprimer ses regrets de voir une cérémonie si antique et si solennelle abolie à Paris, entravée et dénaturée à Lyon ; alors viendrait naturellement la formidable tirade contre les tendances funestes de l'esprit moderne, et en particulier contre les abus des détestables courses de chevaux ; et ici, avec un peu d'habileté, il deviendrait possible de porter à cette trop populaire institution un terrible *coup de Jarnac*, en la représentant comme une dérision sacrilège du culte, comme un attentat à la religion.

Pour cela, il suffira, ce me semble, de trouver une transition convenable pour parler de la mission divine de l'Eglise et du langage symbolique qui, dans tous les siècles et chez tous les peuples, a été le langage des religions.

Cela posé, on affirmerait que la procession de la Fête-Dieu n'est qu'un magnifique symbolisme de la marche de l'humanité à travers les voies sur lesquelles l'Eglise doit la guider ; puis, on démontrerait que les fameuses courses chevalines ne sont qu'une abominable parodie de cette marche providentielle.

Vous voyez le coup de théâtre !

Quoi de plus facile que cette démonstration ! le *but* à atteindre, c'est le ciel ; la *voie* à suivre, c'est le passé !

Or, le *but* n'est-il pas suffisamment indiqué par ces légions d'enfants travestis en saints et saintes, en anges et archanges, charmants chérubins ! voire en Père Eternel !... La *voie* part évidemment de cette croix de bois noir que porte un petit Christ, entouré de jolis disciples et suivi de mignonnes pleureuses, et aboutit non moins clairement à ce crucifix éblouissant de pierrieres qu'environnent de gentils cardinaux parés de pourpre et de soie, et faisant sonner leurs petites crosses !... Cette *voie* n'est-elle pas tracée, jalonnée par ces groupes nombreux d'apôtres, de vierges, de martyrs portant leurs palmes, leurs roues et leurs chevaux, par ces bandes de capucins, de trappistes, de dominicains, de jésuites, adorables petits masques !

Ce serait alors l'occasion de réclamer quelques réformes qui rendraient à l'avenir la démonstration plus frappante. La *voie*, on le sait, se bifurque, et c'est la plus large des deux routes qui conduit à l'enfer. Je voudrais donc, pour symboliser cette grande vérité, quelques douzaines de diabolins bien cornus, avec de longues fourches et de belles queues. Derrière le Disciple bien aimé et l'autre Jean traînant des sandales de maroquin et croquant des sauterelles en sucre, j'aurais aimé voir Jean Huss et Jean de Prague portant leurs lagots ; et aussi, un saint Barthélémy à côté d'un saint Pierre, Jeanne la papesse côte à côte avec sainte Catherine, la vierge rouée. J'ai cherché en vain un Galilée et un Michel Servet.

Il faudra revendiquer un groupe d'inquisiteurs, Torquemada en tête. Pourquoi, à la place d'une de ces nombreuses corbeilles de roses ou de lis, portées sur des trônes de velours, ne brillerait pas un petit bûcher bien garni de journalistes, de savants et de Franc-Maçons ?... Les dragons, qui ouvrent et ferment la scortège, produisent un excellent effet, parce qu'ils rappellent naturellement les *Dragonades* !

Assurément, notre pétition devra aller au-devant d'une maligne allusion aux mascarades et cavalcades d'hiver ; et, on se tirera avec grand honneur de cette difficulté par de longs et splendides développements sur le contraste des pompes de Dieu et des pompes de Satan, du bien et du mal, du soleil et des ténèbres, et autres lieux communs.

Il est un point sur lequel il faudra insister avec énergie : c'est l'inconvenance de la foule stationnant sur les trottoirs. Je voudrais qu'on forçât toute cette *vile multitude* à grossir les rangs pieux qui ne semblent malheureusement composés que de vieilles portières et de bonnes d'enfants. Rien, d'ailleurs, de plus indécent que ces rires, ces huées, ces atroces plaisanteries sur les mollets des Suisses et la chevelure des jeunes filles, sur les figures de travers de nos maigres séminaristes, et sur l'air ennuyé et altéré de nos gros sapeurs armés de leurs *z'haches*.

On ne saurait terminer sans signaler un autre point triste ! triste ! triste !... C'est l'esprit industriel em-

piétant de jour en jour, à Lyon, sur religieux, c'est la réclame commerciale abusant sans pitié des choses les plus saintes... J'ai lu, de mes propres yeux, sur les nappes d'un boucher : *Ecce panis angelorum!* (1) Sur les serviettes d'un boucher : *Qui carne nos pascis!* Sur les draps d'une modiste : *Adoro te!*

N'y aurait-il pas là le germe d'une véhémente péroraison où l'on déclamerait contre le matérialisme du siècle? — On exprimerait de lugubres pressentiments. — Les draps plus ou moins propres qui tapissent les murs apparaîtraient comme des linéals, la voix des cloches arriverait comme un glas sinistre. — Bref, une prophétie de la fin des temps couronnerait admirablement cette pétition!

Telles seraient, ô beaux Ténébreux d'Oullins! les principales éléments du factum que je désirerais obtenir de votre zèle dévorant et de votre expérience consommée.

Hélas! je n'ai plus le temps d'aller sur la plage solitaire d'Oullins soupirer une quatrième invocation du *Sauve!* Je suis donc réduit à former des vœux pour que l'un des trente-deux vents de la Rose vous porte cette feuille légère à laquelle j'ai confié mes plaintes et mes prières, ô Êtres mystérieux! ô Génies occultes, qui dans Oullins veillez au salut du Sacerdoce et de l'Empire!

Denis BRACK.

## SILHOUETTES MUSICALES

### Nos Chefs d'Orphéons

(N° 19)

## JEAN-BAPTISTE CHAMPAGNON

Chef de la fanfare *Les Enfants des Bardes*,  
Quai du Prince-Imperial (Guillotière).

Les démons sont fous de musique.  
Un obscur jongleur fut doté  
Par eux, jadis, d'un luth magique  
Qui...

BÉRANGER.

### AU PHYSIQUE :

Une curiosité : tête en pain de sucre et modelée au couteau, menton carré, crâne pointu, yeux machés, front rugueux, oreilles longues et velues, moustaches dépareillées, — mais d'un grand prix. — Ah! je crois bien! Le tout forme un vrai bouquet — de fête, quoi!

### BIOGRAPHIE :

Est né à Chazay-d'Azergues (Rhône), en 1838. A fait ses études musicales chez le bedeau de cette commune, qui jouait de l'ophicléide au lutrin. A reçu d'assez fortes notions sur l'accordéon et le flageolet. Connaît les principaux secrets de l'accord-parfait et est très-familier avec la fugue, le contre-point et les habitants de la rue de l'Épée.

### PETITES PARTICULARITÉS :

Se dit *FILLEUX* (sic) du maire de Chazay, et se promet bien d'user de l'influence de ce magistrat pour faire donner sur les doigts au *Refusé*, si ce journal se montre un jour assez osé pour s'occuper en mal de lui (2).

Est si content de sa personne qu'il s'embrancherait volontiers, n'était qu'il faut se retourner pour le faire. Aussi chante-t-il :

Y en a point comme moi,  
Y en a point du tout,  
Ou s'il y en a,  
Y en a pas beaucoup!

Une veille de festival ou de procession, il passe la nuit à se mijoter devant une glace et à étudier les poses les plus gracieuses, tant il craint que les dames qui le verront commandant sa petite armée de « croque-notes » reconnaissent en lui non un fashionable de Bellecour, mais un paysan de Chazay.

N. B. — Se poudre régulièrement avec de la farine (il en vend), fume la cigarette, promène les chiens en convalescence, et est au mieux avec le vicar de sa paroisse.

Aux derniers.

L'ACCEPTÉ.

### Réclamation.

Monsieur,

Permettez-moi de protester contre un gros ridicule que vous me prêtez par la voix de votre journal, et que je ne puis accepter.

Grâce à Dieu, je n'ai jamais eu la prétention ni le sot orgueil de me croire digne d'une récompense quelconque.

Et quoi qu'en ait dit le *Refusé*, les quelques services que j'ai pu rendre à l'Orphéon lyonnais ne m'ont jamais donné les plus petites velléités de ruban.

A mon avis, cette idée ne peut germer que dans la cervelle d'un niais ou d'un fou. (Je n'entends parler bien positivement que de ceux qui, comme moi, n'ont rien à prétendre).

Or, je serais bien aise de ne passer ni pour l'un ni pour l'autre de ces deux modèles.

C'est pourquoi, Monsieur, je viens vous prier, si, comme je le crois, votre bonne foi a été surprise, et si, comme je l'espère, une protestation n'a rien qui vous désoblige, de vouloir bien l'insérer dans le plus prochain numéro de votre spirituel journal.

Recevez, je vous prie, Monsieur, les salutations empreintes de votre très-honoré serviteur.

L. JANSENNE.

### AVIS.

Nous rappelons à nos lecteurs qui partent pour la campagne que le *Refusé* prend des abonnements de trois mois pour 2 fr.

Le journal arrive à domicile le samedi matin par le premier courrier.

(1) Historique.

(2) Nous nous en gardons bien.

## A TRAVERS L'EXPOSITION

6<sup>e</sup> ARTICLE.

M. Brown.

Messieurs les maîtres, assurez vos chapeaux, nous avons l'honneur de charger.

Le feld-marchal qui vient de lancer ce commandement lève son épée; tous les cuirassiers — car cela s'adresse aux cuirassiers du roi, — les cuirassiers, dis-je, assurent leurs chapeaux et tirent leurs sabres. Le clairon sonne la charge, les chevaux piaffent, le régiment va s'ébranler.

Il y a dans cette toile une animation extraordinaire. Tout vit, tout remue, — à gauche, ce cheval, blessé par une balle perdue, se défend contre la mort, le drapeau du régiment s'incline, la nature elle-même va prendre part à la charge, car les nuages d'un gris noir sont bien près de se fondre en eau.

C'est égal, supposez que la chose, au lieu de se passer pendant la guerre de Sept Ans, ait lieu de nos jours, supposez le régiment des cuirassiers de la garde, colonel en tête : Ohé, camarades, commanderait celui-ci, voici des farceurs à qui nous allons faire rentrer leurs chassepots dans le ventre, qu'en dites-vous?

Autre temps, autre langue.

M. Perrachon.

Des roses, des roses et encore des roses. A droite, un petit papillon rouge, à gauche un petit papillon jaune. Au milieu, deux ou trois roses blanches pour trancher sur le tout, et vous avez une jolie toile. Pas d'appâts, une simplicité naturelle, un coloris heureux, voilà!

M. Corot.

Un Matin à Ville-d'Avray et le Soir.

Voici les titres modestes des deux toiles exposées par M. Corot, c'est-à-dire les deux meilleures toiles du Salon de cette année.

Quelques arbres aux branches touffues, un cours d'eau dans le milieu, deux ou trois vaches qui retournent tranquillement à l'étable ou qui en sortent, tel est le sujet exploité par M. Corot depuis plus de trente ans. De l'eau, de la verdure et quelques animaux, c'est-à-dire les trois choses indispensables à tout paysage qui se respecte, M. Corot ne sort pas de là. Mais quelle poésie! Je le demande à tout sceptique : Vous êtes-vous jamais arrêté devant une toile de Corot sans éprouver quelque chose d'indéfinissable, un je ne sais quoi qui vous a remué? — Ces arbustes on les a vus, on a grimpé jusqu'à leurs branches pour y dénicher des mésanges, on s'est roulé dans cette herbe, on a sucé les corolles de ces petites fleurs, et on entend encore la voix de la bonne : Prends garde, bébé, c'est du poison. — Mais en écartant ces petites branches entrelacées, voyez ce banc autour duquel folâtraient quelques bouquets de mousse, n'est-ce pas là que vous avez bégayé vos premiers mots d'amour. En creusant là, un peu sur la gauche, vous trouveriez une noix soigneusement goudronnée, dans l'intérieur un petit billet signé de vos deux noms...

Il a du génie, l'artiste qui nous fait sauter ainsi à cinquante ans de distance, il a du génie celui dont le blasé ne peut regarder une toile sans se dire : Sapristi, suis-je bête, voilà que je pleure!

Emile LAMBRY.

## LA SEMAINE

Jamais peut-être artiste en représentation n'a provoqué un succès plus franc que celui qu'obtient en ce moment aux Célestins l'étourdissant comique Berthelier.

A chacune de ses soirées, l'artiste aimé des Lyonnais est bissé, rappelé, acclamé.

M. Berthelier ne pourra donner qu'un petit nombre de représentations.

Avis aux retardataires.

Le *Refusé* arrive malheureusement trop tard pour faire, ainsi qu'il le désirait, un compte-rendu complet des splendides courses du 13 et du 16 juin courant.

Nous ne pouvons que répéter aujourd'hui les éloges sincères que nous avions adressés, il y a un an au Jockey-Club : tout a été si consciencieusement prévu dans ces deux belles journées, qu'il serait impossible de signaler le plus léger accroc dans le programme, la plus légère hésitation dans le service.

Mais si les courses proprement dites n'ont pu éclipser celles de l'année dernière, le coup d'œil que présentaient les tribunes était infiniment plus varié que précédemment.

Favorisée par un temps admirable, un soleil d'or qui vous éblouissait, toute la fine fleur de l'aristocratie lyonnaise s'était donné rendez-vous au Grand-Camp et avait rivalisé de richesse et d'élégance.

Outre un assez joli étalage ou déballe de produits parisiens, nos dames de Lyon avaient bravement franchi tous les Rubicons qui jusqu'alors les séparaient des excentricités benoîtées, prouvant victorieusement par là, à mon avis, qu'en province aussi bien qu'à Paris on peut finir par admettre le ridicule.

C'est toujours un nouveau pas de fait du côté du vrai!

Mais par exemple, je me demande sérieusement s'il est possible d'imaginer quelque chose de plus complètement grotesque que cet assemblage d'étoffe qui constitue ce que l'on désigne sous le nom de *laveuse de lessive*.

En examinant avec un peu de réflexion le volumineux appendice qui couronne ce chef-d'œuvre de mauvais goût que nos femmes se placent si complaisamment quelque part, n'êtes-vous pas tenté de modifier le nom de la chose et d'appeler le tout un *potéau indicateur*?

Quand une dame met un bijou à son cou, évidemment c'est pour fixer l'attention sur cette partie d'elle-même? Alors, partant de ce principe, je me demande encore, sur quelle partie de leur admirable personne nos élégantes d'à présent veulent-elles attirer nos regards en se placardant cet informe paquet... dans le dos?

That's the question.

Père, disait à l'auteur de ses jours un enfant de six ans qui tenait à s'instruire, quand je serai grand, n'est-ce pas, tu me mèneras voir comment on fait le papa... et puis les enfants.

Il est bien entendu que c'était un garçon.

On a pu lire pendant trois mois, au-dessus d'un magasin de la Grande-Côte, l'enseigne suivante :

CETTE ANNÉE  
LES SABOTS DE CE MAGASIN  
ONT FAIT FUREUR!  
SAVEZ-VOUS POURQUOI? — A CAUSE DE LEURS QUALITÉS.

Ces sabots ont fait fureur!... et nos chassepots ne font que merveille.

La France est sauvée! car, désormais on pourra

### DONNER :

1<sup>o</sup> — A la mobile et aux papalins, ces « furieux » sabots en guise de « merveilleux » fusils.  
2<sup>o</sup> — A M. de Bismarck et aux Prussiens, un coup de cette arme sur le nez... de la giberne.  
3<sup>o</sup> — Au sabotier de la Croix-Rousse, la préférence pour la fabrication du nouvel engin dont il aura été sinon l'inventeur, du moins le propagateur.

De plus, on pourra :

### RETIRER :

1<sup>o</sup> — A l'armée inactive ses chassepots qui ne font que merveille.  
2<sup>o</sup> — Aux gendarmes... leurs bottes.  
3<sup>o</sup> — A M. de Faily, enfin... ses guêtres et ses expressions qui ne portent plus.

— Mais Claudine, vous avez mis votre tablier à l'envers, malheureuse!  
— Madame, il était mouillé à l'endroit.

### Au catéchisme :

LE CURÉ. — Oui, mes enfants, le Fils de Dieu est descendu sur la terre exprès pour racheter les hommes.  
UN ENFANT. — M'sieur!... me semble que le Père aurait bien pu économiser c'te course à son fils.  
— Comment cela?...  
— Et oui! vous dites que le fils s'est dérangé pour racheter les hommes? n'est-ce pas?... Alors — fallait pas que le père les laisse vendre?...

### THÉÂTRE - QUESTION.

Pourquoi fait-on jouer les *Jurons de Cadillac* par M<sup>re</sup> Dalloca, alors que M<sup>re</sup> D'Herblay a étudié et répété le rôle l'année dernière avec Armand Coste?

Pourquoi, le jour de la rentrée de M. C. Thiéry, la claque, si nombreuse d'habitude, était-elle réduite au strict nécessaire?

Qui est-ce qui est furieux de voir le *Refusé* si bien renseigné?

Qui est-ce qui a envoyé aux journaux l'annonce du troisième début de M. Lafaye, alors qu'au théâtre on savait pertinemment que ce troisième début n'aurait pas lieu?

Qui est-ce qui a laissé supposer que M. Cazaubon avait monté une cabale contre M. Thiéry?

Qui est-ce qui a montré à quelques personnes un engagement signé Camille Lemerle?

Pourquoi y a-t-il des fauteuils d'orchestre aux Célestins qui possèdent deux ou trois toiles d'araignées tandis que d'autres n'en possèdent qu'une?

Jules FRANTZ.

## LETTER DE MERLUCHON

garçon de ferme.

Mecieu le Raide aqteur chef du R'fusé,

Pourquoi dont, que je m'suis dit, toi qu'es pas pu bête qu'un autre, à preuve que m'sieu le curé mai faichan té z'au lutrin; pourquoi dont, tu n'écritai padelai tre dans le jorjets come toucé messieu compas inventé la poudre papuqueto!

Ladéu jean pogne la grosse plume doidentot serrétaire, et je vous en décroche des tartine a donné la coqueluche a tout vai lai cteur qui... e... rien.

Jevadont vous racontai, por aujourd'hui, laissqueposition qu'onafète à Herbert danledé parteman du Puis-de-domme.

Je pansé que ça vous feras plésir pour maitre dent vot' R'fusé, éanouéssi, que ça donnera du volume o peis.

PRAUDUI DU PEIS. — Not' bouc qua de la barbe communcapussin, et pa plus male constitué que — e — rien.

La Jeanneton qua évu quinze enfans et... cépafinit. Lémouton de Pierre Farfouille qu'on lalène si fine qu'on dirait désabillié de soi.

Le metre des colles afaitinta bieuu qui représente Eve tenant lapome après le pêcher.

PRODUS D'IVER. — Un charcutié de Lion a envoie du ceuissont frant de pore.

Un potograffe de Paris a envoie des potograffis au quart boune.

Un nez carisseur a expose de lent grès ummain con sent très.

Billom. — Amis de lavé selle en glaise.

Bourdin. — Dé pipenbois plenne d'esprit de bête... rave. (Beaucoup d'accionère on esposé leursfonds.)

Saint-Ymant. — Du papier Josef et cent colle pourtiréle Petit-Journal.

Thiers. — Dé coultos, dé cisos et dé rasoir pour le femme a barbe.

Plauzat. — Du caillouchouxdurci pourfarre de appa rance et molais.

Montfermand. — Dé mulais de toute couleur.

Gerzat. — Le mal de cé grenouille.

Riom. — Une père d'avocat et oltres barro de la prison.

Maringues. — Des zois, dé cannar et otre z'abitans.

Laqueil. — Dé fromage marchan seule et lé sabot de Mornac.

Montécut. — Du beurre pour metre dans le e pinard, et dé chausson qu'on braille.

Saint-Pourcain. — Cinq pourçot tréfor en lart.

Pontgibaud. — Une bonne mine, dé saumon en plon et détruites somonés.

Issoire. — Derosaire du cru et du vin qui s'mouche pas du coude. Je quenais une rosiaire qui — e — rien.

Justqua Aurillac qui nous a envoie sé sabot dent le centre de lexposition.

Cé ti tapé, ça, hein?

Vous navéca me dir sicé laitre vous font plésir, je vous envenverrai comme ça toute lé cemène... camp jorais letant.

Je vous salut ermétiquemens.

MERLUCHON, garçon de ferme.

Pour copie difforme :

E. TRILL.

Herbet. le 30 mai 1868.

## A BATONS ROMPUS

### Choses et autres.

A la vente des marbres de M. Clésinger, qui vient d'avoir lieu ces jours derniers, un buste de Napoléon III, couronné de lauriers, a été vendu 400 fr., et un buste de M. Ledru-Rollin, 625 fr.

Ces deux marbres, dus au ciseau du même artiste, sont d'une même valeur artistique; pourquoi cette plus-value de 225 fr. en faveur du second?

Serait-ce que l'aurole de l'exil jette plus d'éclat que la couronne du pouvoir?

Un journal annonçant la mise en vente de ces marbres et faisant la nomenclature des bustes livrés aux enchères, a imprimé :

M. Ledru-Rollin, exécuté en 1848.

Exécuté!... L'homme ou le buste?

A propos de bustes :

La scène se passe à Berlin.

Deux promeneurs sont arrêtés devant un magnifique buste en marbre de M. de Bismarck.

— Quel beau marbre! s'écrie l'un des promeneurs enthousiasmé. Dieu! que notre ministre est bien ainsi!

— Hum! fait l'autre, pas mal, pas mal, mais il serait encore bien mieux en terre.

La réunion théologique qui s'est assemblée la semaine dernière, rue Saint-Sulpice, a agité cette ardue et vieille question de « l'âme des bêtes. »

On s'est séparé sans rien décider, ni pour ni contre.

Ce qui prouve que la France est bien une nation militaire avant tout, c'est que chez nous, où l'on doute de tout, de l'âme des hommes, des femmes et des animaux, on a cependant fait une exception en faveur des canons.

L'âme du canon est la seule dont personne n'ait jamais douté.

L'Abime, de Charles Dickens, obtient toujours un franc succès au théâtre du Vaudeville.

La pièce est très-bien faite, très-intéressante et très-bien jouée.

Une petite observation, cependant, à Saint-Germain, cet artiste d'un talent si remarquable et si vrai:

Pourquoi, lorsque le docteur Payner — Saint-Germain — tire un journal de sa poche en disant : —

Voici l'annonce du *Times* : « On demande... etc. »

Pourquoi, disais-je, Saint-Germain sort-il de la poche de sa redingote le journal... la *Patrie*?

Cela manque peut-être un peu de couleur locale.

Comme je sortais, l'autre soir, de la représentation de ce drame, je rencontrais un de mes amis (homme sans foi ni loi quand il s'agit de lâcher un calembour), qui me dit :

— Eh bien! est-ce bien joué? Berton est-il bon dans le rôle de Richenbach?

— Excellent!

— Ah! c'est que j'ai vu Fechter, à Londres, dans le même rôle, et il y était remarquable.

— Je l'ai vu de même.

— Alors, vous pouvez juger. — Gagne-t-on ou « Berton » au change?

Pour finir, une annonce de mariage, copiée ces jours

derniers à la porte de l'une des mairies de Paris, et qui ne manque pas de singularité :

M. Lafolie et M<sup>lle</sup> Raison.

Il faut des époux assortis dans les liens du ménage.

\*\*\*

### Un roman monstre.

Il est bon de lire parfois les journaux étrangers, on y découvre de singulières révélations.

La Gazette de la Croix, de Vienne — comme la bière de Dreher, — publiait ces jours derniers les lignes suivantes :

« Un romancier japonais, Kioyte-Kakin, vient de terminer un roman qui n'a pas moins de 106 volumes. Il a fallu trente-huit ans pour l'imprimer ! »

Plus fort que Ponson du Terrail, ce Kioyte-Kakin ! On accordera bien, je pense, qu'il faut à un écrivain, pour concevoir le plan d'une œuvre d'aussi longue haleine, composer l'ouvrage dans toutes ses parties, combiner les détails et écrire le tout, trois fois autant de temps au moins qu'il en faut à l'éditeur pour le faire imprimer ; or, si l'on a mis trente-huit ans à imprimer ce rocambolesque japonais, on en peut conclure que Kioyte-Kakin a dû consacrer environ cent quatorze années de sa vie à l'écriture.

Quel âge peut donc bien avoir ce terrible raconteur ?

\*\*\*

Voilà, Pâques-Dieu ! un roman qui ferait joliment bien l'affaire de M. Millaud pour son *Petit Journal* ; ce serait là une belle suite à donner au fameux *Monsieur Lecoq* de M. Emile Gaboriau !

Je vois d'ici les affiches affolantes que l'illustre *proclamateur* de la rue Lafayette composerait, tout exprès, pour la circonstance.

Voici, à n'en pas douter, le spécimen exact des placards dont il couvrirait tous les murs de la France :

\*\*\*

Après

MONSIEUR LECO...Q

MONSIEUR LECO...Q

MONSIEUR LECO...Q

l'immense, l'énorme, le pyramidal succès du moment,

## LE PETIOT JOURNAL

publiera un roman en

106 volumes ! } du célèbre auteur japonais  
106 volumes !! } KIOYTE-KAKIN  
106 volumes !!! }

qui a mis

La publication durera

114 ans !

407 ans !

114 ans !!

407 ans !!

114 ans !!!

407 ans !!!

à l'écrire, ce qui donnera juste un nombre de

118,625 feuillets !

118,625 feuillets !!

118,625 feuillets !!!

contenant chacun

13 ASSASSINATS !

13 ASSASSINATS !!

13 ASSASSINATS !!!

soit, pour la totalité de l'ouvrage, le chiffre remarquable de

1,932,125 crimes horribles !

1,932,125 forfaits odieux !!

1,932,125 meurtres abominables !!!

### Feuilleton du Refusé

N° 30.

## LES DRAMES DE LYON

ROMAN INÉDIT

PREMIÈRE PARTIE

LES

## JOURNÉES D'AVRIL

(1834)

Par UN OUBLIÉ

CHAPITRE V.

### La société des droits de l'homme.

De toutes les associations républicaines qui prirent naissance à cette époque, il en est une qui domina et dirigea bientôt toutes les autres, et qui, soit par ses actes collectifs, soit par la coopération individuelle de tous ses membres, prit la plus grande part à la révolution d'Avril.

Nous voulons parler de la Société des droits de l'Homme et du Citoyen.

Cette société s'était formée à la fin de 1832, des débris de la Société des Amis du Peuple et d'autres associations.

Un reproche grave qui lui fut fait plus tard, c'était d'avoir attiré dans son sein un grand nombre de jeunes gens et d'élèves des Ecoles supérieures, notamment de l'Ecole polytechnique.

Dissoute par arrêt de la Cour d'assises de Paris, la Société des Droits de l'Homme n'en subsista pas moins

Ce magnifique roman, si palpitant d'intérêt, paraîtra dans le

## PETIOT JOURNAL

aussitôt après le splendide, remarquable et inimitable feuilleton en cours de publication :

MONSIEUR LECO...Q

MONSIEUR LECO...Q

MONSIEUR LECO...Q

que toute la France anxieuse dévore en ce moment.

## UN MILLION,

neuf cent trente-deux mille, cent vingt-cinq morts

violentes !!!

Est-ce assez complet ?

CE

## DÉLUGE DE SANG

est le dernier mot de la littérature réaliste et de

L'Abomination !

\*\*\*

Ne pas lire dans

## LA PETITE PRESSE

le nouveau produit de

PONSON DU TERRAIL

## LA FEMME IMMORTELLE

Il est prouvé que ceux qui commencent ce feuilleton meurent dans l'année de leur mort.

\*\*\*

Je parie pour cent cinquante mille abonnés nouveaux en quarante-huit heures.

On est comme cela dans notre belle France ; on ne ferait pas de mal à un huissier, mais on ne s'endormirait pas heureux si on n'avait pas siroté ses trois ou quatre petits assassinats dans la soirée.

J. PELPEL.

## EN MANCHES DE CHEMISE

Allons ! il paraît que mes débuts dans cette feuille n'ont pas satisfait tous les lecteurs. Le pseudonyme, trop sincère, que j'ai adopté a déplu à quelques-uns d'entre les extra-déliés que je signalais : « Pourquoi Jean Sans-Gêne ? m'écrivent-ils. Pourquoi n'avoir pas choisi un nom plus euphémique ou de meilleur goût ? »

Pourquoi ?... Parbleu ! parce que cela m'a plu ainsi et que ce Jean Sans-Gêne répond tout à fait à ma manière d'être et d'écrire. J'aurais pu, je le sais, m'enoblir un tout petit peu, comme le font d'ordinaire mes petits confrères les débutants de lettres. Mais, hélas ! tous les noms des croisades ont été exploités d'une façon vraiment désespérante. Il ne me restait donc qu'à fouiller plus loin dans la nuit des siècles et à m'affubler, par exemple, du titre de marquis Agameumon de Ménélas, ce qui n'eût pas manqué d'un certain ronflant : une origine qui aurait tenu du roi, du guerrier et du mari, c'était fait pour m'élancer ; mais j'ai craint que cette prétention exagérée aux quartiers de noblesse n'incitât mes contemporains à me faire les cornes. Je m'en serais consolé, c'est vrai, puisque, l'histoire à la main, j'aurais prouvé que mon arrière-trisaïeul en portait une assez belle paire.

Cela dit, entrons carrément dans les faits ; et pour vous prouver que je suis vraiment engoué du sans-gêne et fanatique de la couleur locale, voici une petite trouvaille qui s'est échappée du gosier d'un pauvre diable

de fait, et ses sections continuèrent de se rassembler, bien qu'elles fussent souvent expulsées des lieux où se formaient leurs réunions.

Cette société ne tarda pas à prendre de l'accroissement, à en juger par un ordre du jour, ou circulaire, que nous avons sous les yeux, et qui paraît provenir de son comité, pièce sans date ni signature, qui, d'après son contenu, doit être du commencement de 1833.

Chaque jour les rangs de la société s'accroissaient de nouvelles recrues.

Tout honnête ouvrier qui avait dans le cœur l'amour de ses frères, et dans les veines un sang généreux s'enrôlait, s'inquiétant à peine des conditions qui lui étaient imposées.

Et l'esprit de prosélytisme était si répandu parmi ces hommes, que quelques jours avant le moment où nous sommes de notre récit le comité, si difficile pourtant à contenter, avait adressé de chaleureuses et sincères félicitations à tous les membres de la société pour l'ardeur qu'ils apportaient à seconder ses efforts.

Puis, il les engageait à persévérer dans cette voie, et il leur traçait le tableau des bienfaits que répandrait sur trente et un million d'ilotes politiques que comprenait la nation, l'établissement du système républicain, afin qu'ils missent ce tableau sous les yeux des hommes qui seraient encore attachés aux illusions monarchiques.

Au mois de juin 1863, sur la proposition de Jacques, le Comité avait rédigé et fait distribuer parmi les ouvriers de Lyon et des faubourgs, une espèce d'ordre du jour à l'occasion de l'anniversaire des tristes journées

qui vint chanter hier dans ma cour. — Il avait du tact, ce garçon-là, car, ayant débuté par une larmoyante chanson dont le refrain disait :

Fais, Dieu puissant, que l'homme généreux  
Tende la main au pauvre malheureux.

Et en voyant les fenêtres rester hermétiquement fermées, sans qu'il en tombât le moindre monaco, il remonta son instrument vocal d'un ton et entonna, avec une gaité de commande, la cocasse drôlerie que voici, drôlerie que la Marionnette n'a pas su cueillir, et que j'ai ramassée, moi, pour la populariser.

## LE CLAQUERET

Air de : Madame Grégoire.

I

Il est là, branlant,  
Se prélassant dans sa faisselle,  
Le fromage blanc  
Dont le sang par les trous ruisselle :  
Sa pâte et sa blancheur  
Mettent l'envie au cœur ;  
La gourmandise nous allèche,  
Comme une chatte on se pourléche :  
Ah ! qu'on croquerait  
Ce joli claquet !

II

Allons ! pour deux sous  
Tout nu l'obtient celui qui l'aime :  
Mais selon les goûts  
On peut y joindre un peu de crème :  
Puis il faut le fouetter,  
Lui savoir ajouter  
Ail, poivre, sel et vinaigrette ;  
Et quand la cuisine est complète :  
Ah ! qu'on croquerait  
Ce chenu claquet !

III

Mais il n'est pas bon  
Que pendant huit jours on le garde :  
Il prend au menton,  
Comme un vieux sapeur de la garde.  
Une barbe à tous crins,  
Qui, ma foi, je le crains,  
— Rien n'étant sacré pour le lâche, —  
Vous ferait dire : Il me relâche !...  
Nul ne croquerait  
Ce barbu claquet !

IV

Ce mets à bas prix  
Est la ressource des familles.  
Alors qu'au logis  
Père, mère, garçons et filles,  
Pour apaiser leur faim,  
N'ont que lui sur du pain...  
Celui qui n'en peut autant faire  
Est plus à plaindre en sa misère :  
Ah ! qu'il croquerait  
Ce maigre claquet !

V

Mais, fâcheux abus,  
Un avorton de l'éritoire,  
Journaliste obtus,  
Est venu lui salir sa gloire :  
Car de son vieux drapeau,  
Son courage et sa peau,  
Ce fromage est si bien l'emblème,  
Qu'en riant on dit en soi-même :  
Ah ! qu'on claquetait  
Ce fichu claquet !

Il n'avait pas achevé le dernier couplet qu'une pluie de gros sous vint l'assailir et le réjouir au suprême degré.

Ce qui prouve que les oreilles blasées par les assomantes rapsodies des pifferrari locaux laissent le cœur muet, tandis qu'un couplet neuf, qui sent bien son crû, a le talent de savoir dénouer les cordons de nos bourses... Signe des temps !

J'étais descendu dans la cour pour demander copie de la cocasserie que je venais d'entendre, ce qui me fut accordé, et je dis au chanteur :

— Bravo ! mon ami, bravo ! Vous nous donnez de l'inédit ; c'est adroit.

— C'est pour prouver aux âmes charitables qu'il n'y a pas que les cantiques qui savent les attendrir. Et puis, si j'imitais mes camarades en misère, en ne

des 5 et 6 juin 1832, sorte d'oraison funèbre des généraux citoyens tombés dans l'insurrection, sous les balles des soldats.

Un autre ordre du jour, légalement rédigé sur la proposition de Jacques, avait été publié au mois de juillet suivant, à l'occasion de l'anniversaire des trois jours.

Par ce nouvel ordre du jour le Comité recommandait aux sectionnaires de se tenir en permanence dans les lieux de leurs réunions, pour éviter de se laisser aller à de perfides provocations, et il les remerciait de la déférence qu'ils lui avaient jusqu'alors montrée, en se conformant aux conseils de prudence qui leur avaient été précédemment donnés.

Enfin, au mois de novembre 1833, la Société renouvela son comité central, et malgré son extrême jeunesse, Jacques en fut nommé président à une majorité imposante.

On s'étonnera peut-être, en lisant ces lignes, de la grande importance politique de notre héros.

On croira difficilement qu'un homme de vingt ans pût inspirer assez de confiance pour qu'on lui confiât un poste de cette importance, surtout dans une société célèbre par ses rigueurs et son énergie.

Mais, nous l'avons déjà dit, Jacques était une forte et puissante nature.

Il avait ce caractère solidement trempé des hommes qui ne dévient jamais du chemin où ils se sont engagés, et qui donneraient sans marchander leur vie et tout leur sang, plutôt que de transiger avec leurs principes et de renier leur foi.

chantant que des choses rebattues, j'aurais l'air d'un perroquet ou d'une femme !

— Peste ! voilà une assimilation des femmes aux perroquets qui est furieusement risquée. Si quelque analogie semble rapprocher ces deux créatures, une énorme dissemblance les sépare.

— Et laquelle, monsieur ?...

— C'est que les perroquets, en parlant, ne disent que ce qu'ils savent, tandis que les femmes bavardent sur tout sans savoir ce qu'elles disent.

Jean SANS-GÈNE.

## LES BOULEVARDS

Je ne sais si le succès de la Lanterne a été aussi grand à Lyon qu'à Paris, mais ici nous n'avions rien vu de pareil depuis la création du *Petit Journal*. Loin de moi la pensée d'insinuer que les deux journaux doivent leur succès au même motif. La feuille de M. Millaud a conquis de suite une immense popularité grâce à la modicité de son prix, la Lanterne s'est lancée, grâce à l'esprit et au talent déjà affirmé de M. Henri Rochefort.

Si vous voulez mon appréciation sur le rédacteur en chef de la Lanterne, je vous la donnerai en trois mots : de l'esprit, du style, de l'audace !

Ajoutons que M. Rochefort a un fond de talent qui nous promet bien des pages croustillantes, la preuve c'est qu'après avoir débuté au *Charivari*, tartiné au *Figaro*, guerroyé au *Nain jaune*, diverti au *Soleil*, il a encore quelque chose dans le ventre ! Quand on a écrit autant d'articles spirituels et qu'on n'est pas fini, on va loin.

A peine la loi sur la presse est-elle promulguée que des journaux de l'opposition se fondent de toutes parts. Il n'est pas si petite préfecture qui ne se paie une feuille tapageuse. Ce sont les journaux *satirais* qui ne sont pas contents. — Leurs abonnés disparaissent avec un entrain désespérant. Dernièrement je voyais le caissier d'une de ces feuilles abandonnées : Venez-vous pour un abonnement, me dit bien vite, ce malheureux employé ! — Non, lui répondis-je, je viens pour un renseignement. — C'est fâcheux pour vous, car je crois que l'on vous aurait donné le journal à moitié prix, depuis un mois nous n'avons plus qu'un abonné et je crois que le rédacteur en chef donnerait beaucoup pour en avoir deux. — Quel est le nom de cet abonné opiniâtre ? — Il se nomme : Les *Annales judiciaires* !

Lundi dernier, jour de l'ouverture de la pêche, un homme s'est noyé en voulant amener un goujon. Est-ce le goujon qui a entraîné l'homme, ou l'homme qui a suivi le goujon, je l'ignore, quoi qu'il en soit la noyade a été complète.

Alphonse Karr a dit : Toute ligne est terminée à l'une de ses extrémités par un asclit et à l'autre par un imbécile. Alphonse Karr a raison. De toutes les distractions, la pêche à la ligne est bien la plus bête, la plus fastidieuse, la plus insipide.

Et je me demande comment il se trouve encore des pêcheurs à la ligne quand il y a tant d'autres façons agréables de... pêcher. N'est-ce pas madame ?

Depuis que la chaleur a redoublé, on arrose les boulevards avec une prodigalité inconcevable. Arroser est bien, arroser trop est fâcheux. Il se trouve que dans notre Paris, embelli par tous les moyens possibles, on se salit davantage en été qu'en hiver.

L'autre jour un jeune homme veut traverser le boulevard Montmartre, mais une difficulté se présente : un employé de la ville arrosait depuis le matin, il avait déjà de l'eau jusqu'aux genoux.

Notre jeune homme n'hésite pas, il ôte son paletot, défait son gilet, déboulonne... Un sergent de ville intervient : Qu'allez-vous faire, malheureux ? — Ah ! pardon, j'allais traverser le boulevard à la nage !

— Si les sergents de ville s'en mêlent, nous n'aurons plus qu'un moyen pour traverser les boulevards

Caractère admirable qui enfante les héros et les martyrs.

Si la mère La Grise eût su tout cela, elle en fût morte, la pauvre femme.

Bien qu'elle ignorât toute la grandeur du danger depuis que Jacques avait reçu cette lettre, une terreur immense s'était emparée d'elle.

Son fils faisait donc partie de cette société terrible dont la réputation commençait à se répandre dans le public.

Et elle songeait, pauvre folle ! à dégager Jacques de son serment.

Cela n'était pas possible !

Il fallait qu'il fit son devoir, qu'il suivit ses frères, dût-il en mourir.

Et elle comprit alors pourquoi le père Seulet voulait attendre.

Elle devina ses craintes et ses appréhensions.

Et un noir pressentiment venant à l'enlaidir, elle se mit à éclater en sanglots.

Mais elle comprit qu'elle devait être forte, afin de ne pas faire souffrir doublement son fils, et elle joua la résignation.

Quand Jacques eut pris connaissance de la lettre qu'on venait de lui faire parvenir, et quand il vit que sa mère paraissait plus forte qu'il n'aurait osé l'espérer, il lui dit que ses amis lui apprenaient que le moment d'agir était venu et réclamaient sa présence au milieu d'eux.

Puis, se mettant à genoux et d'une voix qui tremblait un peu, mais qu'il s'efforçait de rendre calme :

de midi à cinq heures du soir, c'est de prendre une voiture.

Une feuille littéraire a vu le jour à Paris jeudi dernier, elle a nom : *Le Scapin*. J'y trouve la fine ingénuité suivante :

« M. R. a perdu son chien. Son chat est au désespoir. — Cela me déroute un peu, moi, qui croyais que la race féline ne pouvait souffrir la race canine. — Après ça, peut-être que quand ils appartiennent à une jolie femme, chien et chat peuvent s'aimer beaucoup. »

Que le rédacteur en chef du *Scapin* prenne garde, les meilleurs établissements s'écroulent quand les ordures s'y mettent.

Une nouvelle étrange circulait hier matin : M. le prince de Monaco est arrivé avec une suite nombreuse ! Pour que le prince ait une suite nombreuse, il faut qu'il ait emmené tous ses sujets. Ne serait-ce pas le moment d'envoyer dans la principauté quelques chas-sepots avec deux ou trois mobiles autour ?

Pour moi, je caresse depuis longtemps un projet que je crois machiavélique. Aussitôt que j'aurai les fonds nécessaires, j'achète une propriété sur la frontière et je m'annexe la principauté. — Vlan !

Émile LAMBRY.

## L'ESPRIT DE LA PROVINCE

Le peuple français jouit, depuis le 15 de ce mois, d'une liberté... de plus : la liberté de la pêche à la ligne.

Ça m'est égal, et à vous ?... Alors, parlons d'autres choses.

Quelques mots des théâtres de Marseille :

On nous demande, dit M. Mercœur, dans le *Peuple*, pourquoi le conseil municipal a refusé la subvention à M. Bellevaut.

A ce pourquoi, nous répondrons que les fonds municipaux ne doivent pas contribuer à l'abrutissement du peuple.

A Marseille, c'est possible ; mais on n'a pas partout les mêmes scrupules.

Suivent des appréciations de *Geneviève de Brabant*, sur laquelle le public lyonnais va être incessamment appelé à se prononcer.

« *Geneviève de Brabant* n'est qu'une longue et assommante charge.

« Sur un libretto qui ne signifie absolument rien, Offenbach a brodé une musique qui n'a pas dû lui coûter de grands frais d'imagination.

« On y retrouve à chaque pas de nombreuses reminiscences de *Barbe-Bleue* ou de la *Vie Parisienne*... »

« Quant aux acteurs, nous trouvons que leur talent, pour la plupart, est loin de répondre à la réputation qui les a précédés.

« Bien qu'ils nous arrivent des *Menus-Plaisirs*, certains d'entre eux, les femmes surtout, n'ont paru faire que très menu-plaisir au public. »

Nous verrons bientôt si les Lyonnais sont du même avis.

Pourquoi le sanctuaire de la Vierge-de-la-Garde, demande encore M. Mercœur, exige-t-il 50 centimes des personnes qui désirent voir le trésor du sanctuaire ? — Ce petit impôt est-il bien catholique ?

C'est la question que je me suis posée lorsque,

— Ma mère, dit-il, bénissez votre enfant !

La pauvre femme étendit alors les mains sur la tête de son fils, et cherchant, elle aussi, à dominer l'émotion qui la gagnait, elle lui dit :

— Va, mon enfant, va, mon pauvre Jacques, fais ton devoir. Mais quand l'heure du danger sera venue, rappelle-toi que tu as laissé seule au foyer une mère qui t'aime et qui prie pour toi...

Elle ne put en dire davantage et se mit à éclater en sanglots.

Jacques se releva vivement et la pressa contre son cœur.

Il était très-pâle et paraissait en proie à une surexcitation nerveuse excessive.

Mais surmontant bientôt cette faiblesse, il s'élança vers la porte.

— Où vas-tu ? cria la mère.

— Voir Lilia, et lui dire adieu, répondit Jacques.

— Veux-tu que je t'accompagne ?

— Venez, ma mère.

Quand ils arrivèrent chez le père Seulet, ils ne trouvèrent qu'une femme de ménage qui leur apprit que le vieillard venait de partir en emmenant Lilia.

Çe fut un terrible coup pour Jacques.

— Partie ! s'écria-t-il, vous entendez, ma mère,

Lilia est partie !

— Du courage, mon enfant, nous saurons peut-être où la retrouver.

Puis, s'adressant à la femme de ménage qui rangeait les meubles :

voulant visiter dernièrement l'église de Brou, je me suis vu obligé de payer un franc à l'entrée.

Cette année, il y a une maladie fort dangereuse qui court : on est saisi tout d'un coup par d'épouvantables douleurs d'estomac et d'entrailles, les vomissements vous prennent, et l'on succombe le plus ordinairement après quelques heures d'horribles souffrances.

Quatre hommes connus ont, depuis peu de temps, été atteints de ce mal : M. de Beust, le cardinal d'Andréa, le comte Crivelli et le docteur Mühlfeld.

Les deux derniers sont morts.

Lorsqu'on est attaqué, les moyens de guérison sont difficiles à indiquer ; mais, comme préservatif, il faut bien faire attention à ce que l'on mange, et se méfier par-dessus tout de la *Romaine*.

La *Petite Gazette* d'Avignon est morte. — Vive le *Démocrate* de *Vaucluse*.

La multiplication des petits journaux parisiens a produit ce bon résultat, qu'aussitôt qu'un fait se produit, qu'une anecdote voit le jour ou qu'une nouvelle paraît à l'horizon, le public en est informé avec une promptitude télégraphique.

Exemple :

On lit dans *Paris-Magazine* : Les asperges, cette année, ont un développement de poussée surprenant.

Le *Petit Journal* annonce que la rapidité de la croissance des asperges est étonnante, cette année.

La *Petite presse* nous apprend que les asperges grandissent, cette année, dans une proportion gigantesque.

Cette année, dit le *Petit Figaro*, la longueur des asperges est vraiment extraordinaire.

L'*Événement illustré* fait remarquer que les asperges ont une taille phénoménale, cette année.

L'*Eclipse*, et autres petits canards parisiens, constatent que, cette année, les asperges sont d'une si belle venue, que le fait mérite d'être constaté.

Qu'on nie donc à présent l'utilité des petits journaux à 05 ou 10 centimes, et qu'on se plaigne encore qu'ils ne nous servent pas des primeurs de la plus belle variété. On aurait tort assurément et l'on prouverait qu'on n'est pas à la hauteur de l'intelligence actuelle et parisienne.

Cedimanche, 21 juin, a lieu la 2<sup>e</sup> représentation des processions de la bonne ville de Lyon. Le paragraphe suivant, — qui devait terminer ma précédente revue, et qui s'est égaré au moment de la mise en pages, est donc encore de saison :

Laissez-moi vous dire une coutume bizarre dont j'ai été témoin, l'an passé, à Tarare.

Au moment où le prêtre, — la bénédiction donnée, — descend du reposoir, on voit les mères de famille gravir précipitamment les degrés de ce même reposoir, dans le but de déposer leur progéniture à l'endroit que vient d'occuper le Saint-Sacrement.

On attache, paraît-il, à cette... opération, les plus favorables auspices.

Par exemple, il faut avoir soin, si l'on veut que le résultat se produise complètement, de relever la robe du baby, — afin que le contact soit immédiat.

Oh ! alors... le bonheur de toute la vie est assuré.

Pour moi, — malgré le peu d'intérêt que je ressens pour les manifestations religieuses, en général, et les *repossoirs*, en particulier, — j'avoue que ce n'est pas sans une certaine confusion que j'ai vu cette auguste place ainsi foulée aux pieds !

PENEY.

Notre confrère BÉDARIDE nous prie d'annoncer qu'il s'occupe toujours de la composition de troupes lyriques, dramatiques, chorégraphiques. — Tournées, etc., 24, rue Sainte-Marseille.

— Monsieur Seulet, lui demanda-t-elle, vous a-t-il laissé sa nouvelle adresse ?

— Non, madame, répondit cette femme.

Et sans plus s'inquiéter d'eux davantage, elle se mit à continuer sa besogne.

Jacques était tombé assis, cachant sa tête dans ses mains.

— Viens, Jacques, dit la mère La Grise, Lilia t'aime, elle nous reviendra.

Mais tout à coup, la femme de ménage revint vivement vers eux et leur demanda comment ils s'appelaient.

Jacques, qu'un espoir subit venait de traverser, lui dit son nom.

— Je pensais bien que c'était vous, dit alors cette femme ; eh bien alors, prenez ça, vous m'éviterez toujours de faire une course.

Et elle lui remit une lettre.

Jacques la décaqueta vivement.

Elle était du père Seulet, et voici ce qu'elle disait :

« Mon cher fils,

« Ainsi que nous en sommes convenus tantôt, j'emmène Lilia, prêt à vous la ramener et à la jeter dans vos bras, le jour où vous serez libre. Mais il faut que dès aujourd'hui je vous apprenne un grand secret...

— Un secret ! s'écria la mère La Grise.

« Il faut que vous sachiez, continua Jacques, ce que j'ai caché à tout le monde pendant dix-huit ans, c'est à dire que Lilia n'est pas ma fille.

— Est-ce possible ? s'écria Jacques.

— Continue, dit la mère.

## LA NATATION

PROSE RIMÉE.

Ce n'est pas pour bécoter le gravier, l'eau du lac, Car l'éclat, pour un bain, aucune eau n'est mauvaise ; Mais pour piquer sa tête et griller du tabac, Il n'est que chez Marmet où l'on soit bien à l'aise.

I.

Le plus crâne des fins nageurs de la phalange lyonnaise, sous les yeux de deux cents flâneurs, en Saône s'évertue à l'aise.

II.

Il est là dans son élément faisant planche, brassée et coupe ; sur l'onde on ne voit par moment que ses pieds, sa tête ou sa croupe.

III.

Ce triton — enfant des faubourgs — pour plaisanter n'a pas son maître : Soudain, appelant au secours, on le voit dans l'eau disparaître.

IV.

D'effroi tout le monde est saisi. Des gens s'élançant de la rive. Mais quand ils parviennent vers lui, le drôle en les narguant s'esquive.

V.

Un peu plus tard, comme un perdu, il crie ; on le voit qui tourne. Nul ne bouge, bien entendu, et notre beau nageur se noie.

MORALE

Dans l'onde où nous aimons entrer, ne faisons point trop les bravaches, et quand nous voulons folâtrer, restons sur le « plancher des vaches. »

L'ACCEPTÉ.

## THÉÂTRES

Lyon.

Ça, parlons peu et parlons bien. Et d'abord, je ne dissimulerai pas que je suis un « tantinet » disposé à *bechotter*, ce qui, par le temps peu courant, hélas ! n'étonnera, je crois, personne.

Malgré une température à rendre des degrés au Sénégal, la petite opération épisodique que notre habile directeur décore du nom de « début », se poursuit, cette année, aux Célestins avec une rapidité vraiment vertigineuse !...

En pareil cas, le *Salut Public*, lui, se contente modestement d'imprimer : « les débuts se poursuivent sans interruption. » Mais, en lésinant ainsi sur les bons qualificatifs, la feuille impériale fait trop voir que, du haut de ses croix, quarante opinions la contentent ! Si les grands journaux se refusent honteusement de faire justice au talent, il appartient à la petite presse — si souvent bafoyée ! — de rendre hommage aux *intelligences habiles*, de prôner les belles actions, de lécher les pieds aux grands génies et de s'écrier avec orgueil toutes les fois que surgit une nouvelle supériorité :

« Là ! il y a un homme !... »

Un point, à la ligne.

Ah ! mes amis, quelle chaleur !

Réellement il faut porter à ce bon directeur tout le bien que je lui voue pour tracer à son intention avec la plume que voici les lignes que voilà ? — Mais, je ne suis pas à cette place pour m'amuser à ses dépens — es, .... d'esprit !!! Rememorons-nous donc avec impartialité l'actif de la semaine qui vient de s'écouler. Je suis presque tenté de dire — de se couler.

Le *Salut public* disait donc dernièrement que les débuts se succédaient sans interruption...

Vendredi passé : le *Bossu*, c'est-à-dire salle vide ; samedi, représentation de Berthelier, c'est-à-dire salle pleine malgré l'abominable caractère du baromètre dont les degrés exécutaient une marche insensée et infernale.

Dimanche, re-*Bossu* — re-salle vide ; lundi, représentation de Berthelier devant une magnifique chambrée (on n'a eu aucun accident à déplorer) ! Mardi, Berthelier que rien n'arrête, joue encore ! Naturellement, salle comble.

« Comme vous, j'ai été mêlé aux affaires politiques de mon temps. Comme vous j'ai combattu pour mon droit, mais je garde depuis ce jour-là un remords que rien n'effacera jamais.

« J'avais un ami qui combattait dans les mêmes rangs que moi. Il allait se marier bientôt, et s'appela...

« Laidoux ! s'écria la mère La Grise, qu'as-tu dit, Jacques ? qu'as-tu dit ?

— Pierre Ledoux, répéta Jacques.

— Pierre Ledoux, murmura la mère La Grise.

Et elle était pâle comme une morte, et une sueur froide mouillait son front.

Mais Jacques ne s'en aperçut pas et continua :

« Or, moi aussi j'aimais ; j'aimais une femme belle comme un ange, mais dont le cœur était pervers

« comme celui d'un démon. Louise — elle s'appela Louise — était poursuivie par un de nos ennemis, et

« pour la soustraire à cet homme, je l'avais cachée pendant le combat dans la chambre de mon ami.

« J'appris que, profitant de l'insurrection, cet homme qui avait découvert la maison où se trouvait Louise,

« allait l'enlever.

« Je montai chez ma maîtresse, et je m'y cachai, en

« lui ordonnant de me prévenir quand le ravisseur se présenterait.

« Tout à coup, Louise fit le signal dont nous étions convenus, et prompt comme l'éclair, je fis feu sur

« celui que je croyais son ennemi.

« Mais, hélas ! c'était mon ami, c'était Pierre.

« Et tandis que je me désolais sur le corps de mon

Et la chaleur montait toujours !...

C'était le cas ou jamais de faire passer une nuit ; M. d'Herblay songe alors et enfin à escamoter la rentrée de Mme Dalloca dont tout le monde connaît la parfaite insuffisance.

En conséquence, mercredi ce bon M. d'Herblay, cet excellent M. d'Herblay, conviait le public lyonnais à venir, dans son four, ratifier le réengagement de cette remarquable artiste.

La courtoisie du directeur a parfaitement produit l'effet qu'il espérait.

PAS UN HONNÊTE HOMME DANS LA SALLE !... Que M. le commissaire (1).

Il n'y avait — absolument — que la claque !

De sa loge, sa demeure dernière, le directeur suivait avec intérêt les phases émouvantes de cette imposante rentrée. Sitôt le rideau baissé, un combat majestueux et acharné s'engagea entre les romains et les claqueurs.

Mais, ô imprévu ! un effet nouveau surgit tout à coup. Quelque chose ressemblant à un coup de sifflet vient de partir des troisièmes galeries.

Le commissaire indigné se lève et agite convulsivement son écharpe.

Le sifflet continue son bonhomme de bruit. Des hommes de police se précipitent alors sur le lieu de l'accident.

Après constatations, ces gentlemen reconnaissent que ce bruit insolite — en un es autre chose qu'une fissure, produit incestueux de la chaleur et de l'état de délabrement de la salle d'Herblay. Enfin, M. le commissaire, avec l'éloquence qui lui est propre, prononce l'admission de Mme Dalloca au milieu de l'approbation universelle, et, le lendemain, on a dû lire dans la chronique du *Salut Public* l'entrefilet suivant :

« Mme Dalloca a fait hier soir au théâtre des Célestins sa rentrée devant un public nombreux et choisi. La nouvelle et charmante pensionnaire de notre intelligent directeur a été reçue avec enthousiasme. C'est une excellente acquisition pour ce théâtre. »

Une belle victoire, M. d'Herblay ! Bien joué ! Sur ce, à huitaine (?)

Jules FRANTZ.

## THÉÂTRE DE L'ÉDILITE

Tous les jours  
LES

### MYSTÈRES DE LA PLACE DE L'IMPÉRATRICE

LE TRIOMPHE DE LA LENTEUR DES TRAVAUX

Folie monumentale en sept tableaux précédés d'un prologue.

|                                                                                                                                                                                          |                                                                                                                                                            |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| PROLOGUE :<br>ENLEVEMENT DES SABINES<br>DE L'ANCIENNE FONTAINE<br>Les boulangers regardent inquiets.                                                                                     | 4 <sup>e</sup> TABLEAU :<br>CONSTRUCTION DE<br>4 BARAQUES A L'INTÉRIEUR<br>Effet nouveau !<br>Les boulangers songent à porter le prix des places à un sou. |
| 1 <sup>er</sup> TABLEAU :<br>LES BARRICADES<br>Reclamation des boulangers.                                                                                                               | 5 <sup>e</sup> et 6 <sup>e</sup> TABLEAUX :<br>ESSAI D'UNE STATUE<br>Grand embarras pour l'orientation, changement non a vue.                              |
| 2 <sup>e</sup> TABLEAU :<br>POSE... DE LA 1 <sup>re</sup> PIERRE<br>Le public est prévenu qu'entre la pose de la première et de la deuxième pierre, il y aura un entr'acte de 305 jours. | Le piédestal circulaire est remplacé par un piédestal rectangulaire. Les boulangers désapprouvent hautement cette modification.                            |
| 3 <sup>e</sup> TABLEAU :<br>MISE EN PLACE<br>D'UN PIED DES STALLS<br>CIRCULAIRES<br>(STYLE : Neo Desjardins)<br>Entoilement général                                                      | 7 <sup>e</sup> et DERNIER TABLEAU :<br>L'INAUGURATION !!!!!<br>ou le plus beau jour de la vie des boulangers de la Place de l'Impératrice.                 |
| Les boulangers, ennemis de la pose, exigent une diminution de 50 cent. sur la hauteur des palissades.                                                                                    | AVIS<br>Ce dernier tableau exigeant une certaine mise en scène, on ne pourra le représenter que dans la nuit des temps.                                    |
| Les boulangers proposent d'établir un péage de 0,05 cent. pour traverser la place.                                                                                                       | Les boulangers sont priés de ne pas s'impatience.                                                                                                          |

(1) Les journalistes de la petite presse sont exceptés ! ! !...

« ami, la femme infâme que j'aimais se sauva, car il faut bien vous le dire, elle avait, pour obéir à celui qu'elle disait la poursuivie, et dont elle était en réalité la complice, elle avait attiré Pierre pour le faire assassiner ; et j'avais fait feu sans regarder qui se trouvait devant moi.

« Enfin, sans vous expliquer beaucoup de détails qui nous entraîneraient trop loin, sachez que cette femme avait une fille, de même que Ledoux avait un fils.

« Je m'emparai de cette fille, je l'élevai, et c'est elle que vous aimez, c'est Lilia !

« Adieu donc, mon cher Jacques, n'en aimez pas moins la pauvre enfant, et croyez à ma profonde affection.

« Gauthié. »

— Gauthié ! s'écria la mère La Grise, cet homme s'appelle Gauthié ?

Et Jacques lui présentant la lettre :

— Voyez, ma mère.

— C'est lui ! s'écria-t-elle, et Lilia...

— C'est lui... achevez, ma mère... Lilia ?

— C'est ma fille !

— Ta fille ! s'écria Jacques, c'est ta fille !

Et à peine avait-il achevé ces mots qu'il tomba foudroyé sur le carreau.

(La suite au prochain numéro).

Le Propriétaire-Gérant : J.-N. CLERC.

LYON. — IMP. D'AMÉ VINOTRIER, RUE BELLE-CORDONNE, 14.